

L'esprit français et la culture française dans le Yishuv en Erets-Israël (1882-1914)

Yaacov Shavit

« Eh bien oui, nous sommes en guerre
contre l'esprit français. »¹ Yossef Klausner
« On dit : connaissance de la langue française
- la langue oui, mais pas l'esprit. »² Ahad Haam

Esprit français et culture française

Jusqu'à la première guerre mondiale, Erets-Israël semble avoir été sous influence culturelle française. Cette emprise était notable à plusieurs niveaux dans le *Yishuv*, aussi bien dans ce que l'on a appelé « le vieux *Yishuv* » que dans le « nouveau ». Par la suite, ce prestige culturel s'est amenuisé jusqu'au point de disparaître tout à fait, au moment où le pays est passé sous contrôle britannique. Le déclin du français au sein du *Yishuv* fut le signe le plus marquant de cette mutation : non seulement il n'était plus en mesure de rivaliser avec l'hébreu, il ne pouvait pas même prétendre au titre de seconde langue.

Cet affaïssement s'est opéré en deux temps : en milieu rural d'abord, dès la fin du XIX^e siècle, lorsque la tutelle du Baron de Rothschild sur les colonies juives est parvenue à son terme ; puis, en milieu urbain, à la fin de la première guerre mondiale. Bien que, déjà à cette époque-là, la culture française n'était plus qu'un élément parmi d'autres au sein de cette culture hétérogène propre au *Yishuv*, l'esprit français est

devenu, dans le même temps, la cible d'une critique répercutée dans le « vieux » comme dans le « nouveau *Yishuv* ». Cette critique provenait de plusieurs milieux : il y avait ceux qui combattaient par principe tout signe de « modernisation » (= occidentalisation); ceux qui contestaient plus particulièrement le « modèle français » de « modernisation » du *Yishuv*; enfin, ceux qui discernaient dans ce processus de sécularisation placé sous les auspices de l'esprit français une inspiration fondamentalement anti-nationale. On ne s'opposait guère à l'adoption de méthodes « françaises » de travail agricole ni à toute espèce d'influence dans le domaine de la culture matérielle, mais toute chose portant le cachet spécifique, authentique ou imaginaire, de « l'esprit français » suscitait un déferlement de critiques. Si Ahad Haam faisait la différence entre « l'esprit français » et « la langue française », d'autres, plus sévères encore, percevaient dans ladite langue la voie d'accès à la civilisation française et, donc, à « l'esprit français ». Expression récurrente dans la littérature de l'époque, le syntagme « l'esprit français » servait à désigner tout ce qui était tenu pour des valeurs et des idées apparues en France ou encore un style et des mœurs qualifiées de françaises. Il va sans dire que cette référence à un « esprit français » avait une connotation péjorative dont l'origine remonte à la fin du XVIII^e siècle et que la conscience juive avait repris à son compte en lui imprimant un contenu adapté au contexte social et culturel d'Erets-Israël en ce dernier quart de siècle.³

La culture française au sein du *Yishuv* en Erets-Israël à la fin de l'époque ottomane s'était implantée et institutionnalisée grâce à l'action menée par deux agents de médiation culturelle - l'Alliance Israélite Universelle (A.I.U.) et l'administration du Baron de Rothschild⁴. La première, par le biais de son réseau scolaire, et la seconde, par son impact sur l'expérimentation sociale et culturelle des colonies placées sous sa tutelle, contribueront largement à façonner les traits du *Yishuv*. Mais « l'esprit français », autrement dit les idées et les idéaux identifiés comme tels, pouvait nourrir l'univers spirituel des membres du *Yishuv* sans le truchement de ces agents médiateurs indiqués ci-dessus : il fut « importé » dans le pays par l'intelligentsia du *Yishuv* qui se l'était approprié soit en Europe centrale, soit en Erets-Israël même, (ou bien encore suite à des études supérieures effectuées en France, comme ce fut le cas pour Avshalom Feinberg et Itamar Ben-Avi).

À partir des années 1880, la formation culturelle des Juifs d'Erets-Israël fut l'œuvre de nombreuses institutions agissant comme agents médiateurs. Et c'est parce qu'elle fut exposée à des influences si variées que la nouvelle culture juive du *Yishuv* présentait cet aspect hétérogène. Parmi les forces dominantes, on compte celles de la société religieuse-traditionnelle, le réseau « Ezra », l'A.I.U., l'administration du Baron de Rothschild, ainsi que tous les cercles et les associations représentant le mouvement des « Amants de Sion », le sionisme et l'idéologie de la culture hébraïque (drainant avec eux l'influence culturelle du Mitteleuropa). La communauté juive du *Yishuv* fut le creuset d'influences culturelles multiples. On pourrait qualifier la lutte qui fut livrée dans le « champ culturel » par toutes ces organisations comme une mini « Kulturkampf ». Elle eut lieu à l'intérieur d'un cadre culturel « vide », c'est-à-dire à l'intérieur d'une société sur laquelle ni la culture ottomane ni la culture arabe locale n'avaient prise. Aucune de ces deux cultures ne fut considérée comme un modèle digne d'être imité ou, méritant, pour le moins, d'être approché. À l'intérieur du système culturel du *Yishuv*, les cultures françaises et allemande étaient représentées par des médiateurs culturels organisés aspirant à promouvoir et à diffuser contenus et formes de modernisation portant leur cachet.

Cette activité donna corps à une présence culturelle française et allemande en Erets-Israël qui prit la forme d'institutions scolaires, voire de méthodes pédagogiques, et même dans le cas allemand, de l'établissement d'une communauté. Une compétition de ce genre entre la culture française et la culture allemande était sans parallèle parmi les communautés juives d'Europe orientale. Dans le contexte de la culture juive, on ne peut parler, tout au plus, que de confrontation entre l'esprit français et l'esprit allemand. Bien que toute généralisation et toute analyse en ce domaine si complexe et confus soient arbitraires, il semble que le rayonnement spirituel et culturel allemand sur les communautés juives d'Europe orientale ait été nettement plus étendu que le rayonnement spirituel et culturel de la France. Et ce bien que la littérature, la pensée et l'écriture française de l'histoire aient eu, au XIX^e siècle, une grande influence sur la création intellectuelle et littéraire de l'Europe orientale. C'est à juste titre qu'Israël Bartal considère la culture française comme un « modèle secondaire » - la culture allemande étant, dès lors, le modèle fondamental de moderni-

sation des Juifs d'Europe orientale.⁵ L'influence culturelle de la France s'est alors essentiellement manifestée dans le domaine des idées politiques et dans le genre littéraire du roman social adopté par les écrivains les plus illustres de la *Haskala*.⁶ La sphère d'influence culturelle allemande était d'une plus grande envergure tant par proximité linguistique et voisinage géographique que par la parenté spirituelle profonde qui reliait « l'esprit du temps » régnant dans les communautés juives aux concepts et aux valeurs d'origine allemande. En pratique, la part respective de l'influence culturelle allemande et française sur le *Yishuv* juif en Erets-Israël à cette époque, fut déterminée en fonction du poids et de l'activité déployée par ces divers « agents culturels », tels le réseau « Ezra » d'un côté, l'A.I.U. et l'administration du Baron de Rothschild de l'autre. L'appréciation de leur influence respective reposait en grande partie sur l'image associée à chacune de ces deux cultures que l'on s'était forgé et prenait en compte, notamment, l'évaluation de la menace potentielle que l'une et l'autre étaient susceptibles d'exercer sur le devenir de la culture hébraïque.

La concurrence entre le français et l'allemand dans le Yichuv

La compétition entre l'allemand et le français pour s'emparer du statut exclusif, de première langue moderne dans le *Yishuv* a pris la forme d'une lutte entre des institutions rivales. S'il est aisé d'en interpréter les résultats, il est, en revanche, nettement plus difficile de mesurer l'extension des sphères d'influence des deux langues vers d'autres domaines. L'allemand et le français se sont disputé le titre de première langue du *Yishuv* - ou, si l'on préfère, de seconde langue tout de suite après l'hébreu. Certes, lors de la période étudiée⁷, l'hébreu n'avait pas encore valeur d'idiome national aux yeux de la plupart des élèves de l'Alliance, de même que son statut de langue de culture n'était pas encore assuré. Il n'en demeurerait pas moins improbable que le français ou l'allemand puisse devenir la langue vernaculaire du *Yishuv* (comme ce fut souvent le cas des sociétés multilingues soumis à une autorité coloniale). Il est vrai que l'hébreu était, d'une part, utilisé comme *lingua franca* entre les différentes communautés juives ; et que, d'autre part, le nouveau *Yishuv* l'avait érigé, par principe découlant de sa vision idéologique, au rang de langue de culture nationale. Il im-

porte de rappeler que le combat mené par les partisans de l'hébreu au détriment de l'allemand pour lui disputer son hégémonie dans le système scolaire présentait un caractère essentiellement symbolique. Même ceux qui étaient déterminés à assurer sa prépondérance restaient conscients de la nécessité, ressentie par au moins une partie de l'opinion juive, de maîtriser une langue européenne à titre de langue supplétive sinon seconde. On peut même émettre l'hypothèse que, du fait que chacune des deux langues s'étaient constitués une audience relative au sein du *Yishuv*, ni le français ni l'allemand n'étaient plus en mesure de revendiquer un statut d'exclusivité. Autrement dit, aucune langue européenne « ne put se barricader au sein du *Yishuv* et s'auto-proclamer langue hégémonique ». Il faudra attendre la conquête britannique pour que « la suprématie d'une langue étrangère devienne réalité ».⁸

Il y a de bonnes raisons de penser que les élèves des promotions successives de l'Alliance parlaient et lisaient le français, mais nous ne disposons pas de données précises pour juger du niveau et de l'étendue des connaissances. À la fin de la première guerre mondiale, Mordekhai Ben-Hillel HaCohen estimait que « le français était compris [...] par cinq pour cent de Juifs ».⁹ Le recensement de la population juive d'Erets-Israël effectué en 1918 par le Bureau palestinien fait état de 23 locuteurs dans les colonies de Judée.¹⁰ Parmi les personnes interrogées (Juifs et non-Juifs) lors du recensement de la population de Palestine, effectué en octobre 1922, 716 personnes seulement déclaraient utiliser le français au titre de « langue parlée ordinaire ».¹¹ Il semble que l'évaluation approximative de Ben-Hillel HaCohen soit assez proche de la vérité : 5 % de la totalité du *Yishuv* parlait français, couronnement d'une scolarité accomplie dans les institutions éducatives de l'Alliance ou du Baron de Rothschild. Un sondage effectué par Dov Volkhonski à Rishon le-Tsion en 1930 relève le nombre de 134 locuteurs déclarant connaître le français - (À quel niveau ? on l'ignore).¹² À la veille de la première guerre mondiale, il semble que le nombre de locuteurs français dans le *Yishuv* ait atteint quelques milliers, et que la plupart l'ait appris sur place. S'il y avait matière à reconnaître la prépondérance du français comme langue européenne étrangère, il n'y avait rien là qui mette en péril l'hébreu.

Mais alors on peut se demander pourquoi le syndicat des enseignants et leurs alliés ont combattu le réseau allemand minoritaire « Ezra », et

non l'Alliance. « Ezra » était, en outre, reconnu comme un système d'éducation juive, doté d'un caractère national bien plus marqué que celui de l'Alliance, et réceptif, toujours bien plus que l'Alliance, à la culture religieuse traditionnelle des Juifs d'Europe de l'Est. On y étudiait l'hébreu en hébreu. Pour plus de la moitié des élèves, l'hébreu était l'unique langue d'instruction. Et cependant, les militants de la « guerre des langues » ont préféré mener leur combat contre Ezra et sa politique en matière de langue d'instruction à l'École Polytechnique de Haïfa, plutôt que de s'en prendre à l'A.I.U., alors même qu'à l'école agricole de Miqvé Yisrael, par exemple, qui jouissait d'une réputation respectable et symbolique, le français dominait complètement ou presque.¹³ Il convient de rappeler que nulle motivation politique n'était à l'origine du combat contre Ezra. Il est tout à fait clair qu'il n'a pas été mené au nom d'une tendance politique pro-française ou anti-allemande. Qui plus est, comme on l'a vu ci-dessus, le nombre des locuteurs français à l'intérieur du *Yishuv* avait augmenté tout au long de cette période, et il était supérieur au nombre de locuteurs allemands.

L'examen de l'appartenance ethnique des élèves inscrits dans les deux réseaux scolaires est susceptible de nous fournir une réponse à la question : pourquoi « Ezra » – et non l'A.I.U. – a-t-il été désigné comme cible ? En fait, aux yeux des dirigeants de la lutte, ni la langue française ni l'esprit français ne faisaient plus figure de concurrents sérieux susceptibles de menacer la prépondérance de la langue et de l'esprit hébraïques. Après que les représentants culturels de la France aient disparu des colonies et que l'éducation hébraïque l'ait définitivement emporté, il ne restait plus comme agents de la culture française que les écoles de l'Alliance implantées dans le tissu urbain. Les luttes idéologiques menées au nom de la culture hébraïque contre la culture française visaient principalement les communes agricoles, cœur et foyer de la nouvelle colonisation. Les institutions dépendant de l'Alliance, en revanche, étaient établies dans les villes, et la plupart des élèves venait d'un milieu sépharade urbain. L'emprise de l'esprit français sur cette couche de la population juive n'était pas perçue comme une menace sur l'enracinement de la culture hébraïque. Il était d'usage d'argumenter que le français présentait pour ce groupe social une valeur socio-économique, non une valeur culturelle. Le français était enseigné dans les écoles de l'Alliance pour servir ultérieurement

de moyen de communication et répondre indirectement aux besoins de l'activité économique. Inversement, la plupart des élèves du réseau « Ezra » était d'origine ashkénaze, d'où la crainte d'une prépondérance culturelle allemande. L'École Polytechnique symbolisait l'intégration si dûment souhaitée entre le domaine scientifique et général et la culture hébraïque ; l'Allemand y jouissait d'un prestige bien supérieur à celui dont était crédité le français dans les écoles de l'Alliance. C'est une erreur de croire que la lutte n'a pas été menée contre l'Alliance sous prétexte que le français aurait été considéré comme l'idiome universel des Lumières et comme une langue de communication internationale, autrement dit par reconnaissance de son prestige ;¹⁴ aux yeux de ceux qui ont mené la lutte contre « Ezra » et choisi d'épargner l'Alliance, c'est l'Allemand qui possédait le plus grand prestige.¹⁵

En ce sens, la lutte organisée menée contre l'allemand semble aller de soi, et cependant, elle reste paradoxale. Si elle visait l'allemand, c'est que le français avait cessé d'être perçu comme un rival dans la course à l'hégémonie hébraïque ; si elle visait l'allemand, c'est que les élèves d'Ezra se voyaient proposer une éducation conforme à l'esprit national juif dans une langue qui, de surcroît, représentait une culture prestigieuse et appréciée. Même à l'époque de la « guerre des langues », on n'a guère relevé d'expression péjorative visant à dénigrer la culture allemande, alors que ce fut le lot de la culture française tout au long de cette période. Même en plein cœur du combat livré contre « Ezra », le prestige de la culture allemande et l'estime dans laquelle elle était tenue demeuraient intacts.

L'image péjorative de la culture française

Cette image péjorative de la « culture française » si répandue plonge ses racines dans les communautés juives tant d'Europe occidentale (Allemagne) que d'Europe orientale. Les processus de sécularisation qu'elles ont traversés au XVIII^e siècle ont été perçus comme les effets de l'influence française, comme une capitulation à l'esprit français, synonyme de culture « libre » et laïque. La langue française, écrivait Yaaqov Emden, conduit directement tous ceux qui l'apprennent « au rire gras et à la grossièreté », et, par extension, à d'autres formes de débauche qui sont « comme chacun sait [...] le fruit et le produit de cette langue ». ¹⁶ « Qu'avons-nous à voir avec ces mœurs françaises

délurées ? » se demandait, de son côté, en 1913, le rabbin Simon Agassi, hostile à ces processus de sécularisation auxquels se trouvaient exposées les communautés orientales au contact de l'Alliance. Désormais, selon ses propres termes, des mères juives se réjouissaient de voir leur fils « bredouiller la langue française » et leur fille « bavarder en français au son de la harpe » et s'exclamaient devant ce spectacle : « ô fruit de nos entrailles, comme nous sommes heureuses de vous voir vous comporter comme de vrais français, ô fruit de nos actes dont nous pouvons tirer gloire ». ¹⁷ L'une et l'autre de ces citations sont liées à des contextes historiques et culturels différents. La mise en garde d'un Yaaqov Emden est typique d'un combat livré en Allemagne contre l'influence française, synonyme, à ses yeux, de laïcisation pernicieuse, tandis que celle d'un Simon Agassi vise directement le projet éducatif des écoles de l'Alliance situées, pour la plupart, dans les pays soumis au colonialisme français. Quoi qu'il en soit, ces témoignages et tant d'autres du même genre nous montrent que, dans les milieux traditionnels, la culture française était assimilée à la laïcité et au libertinage. L'attitude tout aussi négative des cercles nationalistes juifs à l'égard de la culture française s'explique, en apparence, par d'autres motifs, mais leurs arguments ressemblent, à certains égards, à ceux qui sont invoqués par les milieux traditionnels.

La culture française n'était pas seulement définie par les valeurs relatives à la liberté ; corruption politique et déchéance morale lui étaient également associées. Enfin, la littérature française n'était ni plus ni moins qu'une production défectueuse, vulgaire et boulevardière. ¹⁸ Lorsque Eliezer Ben-Yehuda publia sa traduction d'un récit de Bernard Lazare intitulé « Cinq crimes », Ahad Haam fulmina. Il ne se contenta guère de reprendre ces lieux communs sur « la reddition de l'esprit » mais dénonça explicitement « cet esprit, d'origine française, qui n'est pas d'ici, se répand dans le pays et impose aux cœurs sa pollution ». ¹⁹ S'il a pu rendre un verdict aussi cru, c'est qu'il était conscient, semble-t-il, que cette image péjorative de la littérature française était largement partagée. Ben Yehuda était considéré depuis longtemps comme francophile ; il avait même introduit dans son quotidien *Hahavatslet* une rubrique intitulée « Les nouvelles de Paris », ce qui lui valut certainement un surcroît d'hostilité de la part de l'intelligentsia nationale juive d'origine russe, alors qu'au demeurant, il fit paraître dans ses diverses publications bien plus de textes traduits de

l'allemand, tirés notamment de la littérature juive allemande, que de récits traduits du Français. ²⁰

En clair, la France n'était considérée, ni dans le domaine politique ni dans le domaine culturel, comme un modèle d'imitation et d'inspiration. Par « France », il fallait entendre non « les idéaux de la Révolution française » mais la réalité politico-culturelle de l'Hexagone à la fin du XIXe siècle, telle qu'elle fut appréhendée par les observateurs juifs. « Ceux qui voient dans le pays de France... la mère de toutes les patries dont il faut suivre la voie, pas à pas, empruntent le mauvais chemin », écrivait PErrets Smolenskin. ²¹ On trouve une formulation plus radicale encore de cette image péjorative sous la plume de Yossef Klausner, dans un article écrit en 1896 à partir d'une conférence qu'il avait donné à Odessa pendant la fête de Hanoukka : « le matérialisme vulgaire, la corruption des mœurs, la frivolité, et l'affranchissement de toute morale surgira de France, devenue la Grèce nouvelle, gagnera tout l'univers et finira par nous atteindre. L'idéalisme hébreu, le sacrifice du moi sur l'autel des idées, la pitié et le pardon, la modestie et l'intégrité de la famille, toutes ces vertus vont en diminuant, vont et bientôt disparaîtront ».

La France incarne ici un catalogue de valeurs repoussantes qui est à l'antipode du système de valeurs positives, assigné au judaïsme. C'est pourquoi Klausner se déclarait « en guerre contre l'esprit français », symbole de la civilisation européenne dont la France est le modèle réduit. ²² L'historien Simon Dubnov exprima une opinion toute aussi négative en partant d'un autre point de vue : la France incarnait, pour lui, ce courant d'opinion d'après lequel un homme devient membre d'une nation en étant citoyen d'un État, alors que, dans sa vision des choses, un homme « naît au sein de la nation » à laquelle il appartient. Une conception de la nation articulée au principe de la nationalité comme la France le conçoit projette *a contrario* « une association d'idées tout à fait trompeuse » entre nationalisme d'une part, « réaction, vandalisme et corruption morale » d'autre part. ²³ Inversement, d'autres auteurs virent dans la France révolutionnaire l'origine et l'annonciatrice du concept de « nationalisme naturel ». ²⁴ Dans le contexte culturel propre à l'Europe orientale, la culture française était perçue comme une importation étrangère intériorisée presque exclusivement par l'aristocratie et la haute bourgeoisie, en contradiction formelle avec « l'esprit populaire » authentique de la culture nationale.

Toutes ces représentations de la France et de sa culture se sont condensées en Erets Israel en une seule image globale, très nettement péjorative, par rapport à un nouveau contexte culturel et national, avec en toile de fond, cette « compétition culturelle » livrée entre deux foyers d'autorité et d'influence concurrents.

Quoi qu'il en soit, il convient de faire la distinction entre l'appréciation des principes politiques abstraits qui s'originent dans l'expérience historique vécue par la France depuis la Révolution, et la représentation péjorative des réalités politiques et culturelles de la France du 19^e siècle, illustrée par la littérature ou les mœurs « typiques » qui lui sont associées. Cette représentation dépréciative introduite en Erets-Israël par les Amants de Sion s'est aggravée du fait de l'attitude critique à l'égard de l'activité colonisatrice du Baron de Rothschild.

L'image de la présence française et de l'esprit français dans le Yishuv

L'image de la présence française en Erets-Israël s'est forgée à partir de deux éléments : l'évaluation du poids de la culture française dans la société urbaine et rurale, et la perception négative initiale à l'égard de la France.

Cette présence n'a guère préoccupé le *Yishuv* lorsqu'il s'agissait pour la France de s'implanter en milieu arabe. Les gouvernements français successifs n'éprouvaient pas de sympathie particulière pour le *Yishuv* en général, à plus forte raison pour le « nouveau *Yishuv* » ; ils n'avaient pas, de fait, apporté leur soutien au sionisme. La part essentielle de l'activité française en Palestine se déployait, du reste, dans le secteur arabe-catholique. Mais ce n'était guère la France de la Révolution, celle du projet idéologique républicain, rationaliste et universel, qui se trouvait représentée en Palestine par les multiples institutions françaises qui y étaient établies, mais plutôt la France catholique et conservatrice. Les institutions françaises n'avaient nullement l'intention de répandre en Orient l'esprit révolutionnaire, mais plutôt la langue et la culture françaises présentées sous un jour nettement conservateur. Aharon Aharonson estimait que l'influence de la France qu'il appelait de ses vœux au détriment de l'influence allemande était limitée faute d'initiative ; or, à en juger à l'activité cultu-

relle accomplie par les Français dans les pays du Levant, cette explication ne tient pas debout.

Les délégués du Baron de Rothschild ont certes apporté avec eux dans les colonies des méthodes agricoles, un projet d'organisation physique, etc. ; cependant, leur influence fut bien plus réduite que ce que l'on a l'habitude de penser.²⁵ Les colonies fondées par les Templiers allemands eurent, à cet égard, un impact bien plus important dans ce domaine. Les témoignages de l'époque mentionnent à de nombreuses reprises l'emprise du style de vie français sur les colonies du Baron, mais aucune description concrète ne vient préciser en quoi consistait ce style. Jouer du piano, par exemple, ne peut être considéré comme une expression spécifique de cette culture française, à moins de rattacher les signes culturels de ce type (goût des belles-lettres et de la musique, etc.) à la conception du monde des immigrants de l'Empire tsariste réceptifs à l'influence culturelle de la France. Même le français n'était pas la seule langue étrangère enseignée dans les écoles qui bénéficiaient de la protection financière du Baron ; il n'a d'ailleurs jamais été prépondérant.

Et cependant, si l'on se réfère à la littérature de l'époque et à celle qui s'en est inspirée par la suite, les colonies sont apparues aux contemporains comme des enclaves françaises en Erets-Israël, ou, pour reprendre les propos d'Aharon Aharonson, comme des propriétés semblables aux propriétés françaises.²⁶ La littérature abonde en descriptions de ce processus de « francisation » des colonies. Dans certaines d'entre elles, « et notamment à Zikhron Yaaqov », aux dires des visiteurs, c'est le français qui domine, à en juger aux habitants qui « bredouillent toute la journée en français ».²⁷ Cela était principalement dû à la nécessité de communiquer avec les délégués du Baron, mais certainement aussi à la tentation irrésistible de partir étudier à Paris grâce à l'aide financière du Baron, créant ainsi cette classe privilégiée de « pèlerins en marche vers La Mecque parisienne ». « Dans plusieurs demeures », écrit Hayim Hissin non sans sarcasme, « les demoiselles m'ont quasiment achevé par leur ardeur bavarde à me présenter, de leur plein gré, leur culture et à étaler publiquement leurs connaissances en français ». Lors de sa visite à Rishon le-Tsion, il est impressionné par le fait que tous les jeunes de la colonie parlent français et s'appêtent à partir en France pour y poursuivre leurs études.²⁸ C'est aussi l'impression d'Avraham Shmuel Hirshberg qui constate

« qu'un tremplin pour la culture générale » s'est constitué là en Erets-Israel. Il trouve dans les rayonnages de la bibliothèque de Jaffa « les oeuvres complètes d'Émile Zola, d'Alphonse Daudet, d'Eugène Sue et de leurs collègues français », et s'étonne de voir à Petah Tiqva, dans la maison d'un paysan, « des livres en français dispersés sur les tables et pas un seul en hébreu ».²⁹

L'acquisition de la culture française dans les colonies administrées par les délégués du Baron de Rothschild ne semble pas avoir été créditée d'une quelconque valeur sociale, si l'on se fie à la littérature de l'époque. Elle fut sanctionnée par des jugements de valeurs catégoriques : « la souillure des Français », « la légèreté française », « une instruction française vide et futile « qui fabrique des « Français-Hébreux affranchis de toute morale, qui détestent leur peuple et méprisent leur religion », « une génération qui a Paris pour regard et les Parisiens pour modèle ».³⁰ La tentative de relier une éducation française à une éducation juive ou hébraïque leur apparaissait inconcevable et vouée à l'échec. Du point de vue des fidèles de stricte observance, le choix du Français était la porte ouverte à la sécularisation, tandis que du point de vue des nationalistes, c'était la porte ouverte à l'abandon de la culture hébraïque. Leur présupposé fondamental était que le paysan résidant dans une colonie devait être monolingue et posséder une culture générale rudimentaire et orientée vers la pratique.³¹

Il semble que les contemporains aient fortement sur-estimé l'influence de la culture française dans les colonies du Baron. Elle n'a certainement pas établi sa domination sur tout le tissu social et culturel. Tout au plus a-t-elle fonctionné dans certains secteurs seulement, mais le fait même de sa présence altérait l'image idéalisée que l'on se faisait de la culture hébraïque. Ce n'était pourtant là qu'une manifestation inoffensive d'un processus d'acculturation somme toute limitée et dépourvue d'un système colonial prenant en charge cette acculturation. Il est très difficile, bien sur, de deviner jusqu'à quel point cette culture française se serait enracinée et propagée si le régime de protectorat du Baron de Rothschild s'était prolongé, mais l'arrêt de ce système de tutelle mit un terme à cette « ère française » dans les colonies. Sans le concours de livres, de maîtres, d'institutions et d'écoles françaises, le français comme langue de culture et comme culture tout court n'avait plus aucune chance.

La situation était bien différente dans les localités urbaines. Il devenait alors fort utile d'apprendre le français. Même les adversaires de l'Alliance en convenaient. Avraham Shmuel Hirshberg, qui tenait l'école de l'Alliance à Jérusalem pour « un coin de terre française » et prétendait que l'on y dispensait une culture superficielle et fallacieuse, reconnaissait que l'apprentissage du français favorisait l'intégration des jeunes Sépharades dans le tissu économique de la région du Levant. Il s'opposait fermement à l'enseignement de l'anglais dispensé à l'école de jeunes filles « Évelyne de Rothschild », aussi inutile dans le principe que celui du français. Mais quand bien même le français n'apportait à celle qui l'étudiait « ni économies ni instruction », Hirshberg en justifiait au moins l'apprentissage par l'idée qu'elles étaient susceptibles d'être bientôt mariées à d'anciens élèves de l'Alliance parlant également le français pour fonder ensemble à Jérusalem des familles francophones de confession mosaïque. Si le français avait ainsi trouvé sa raison d'être, inversement, l'anglais, parce qu'il était la langue utilisée par les missions évangéliques, apparaissait comme tout à fait nuisible.³² En 1911, Rahel Yanait dénonçait par le mépris « ce type d'élève notoire dont la formation scolaire acquise à l'Alliance se limite, en lieu et place d'une culture et d'un esprit européens, à une connaissance superficielle du français et au port d'un uniforme à moitié repassé, et qui, de surcroît, se retrouve dépourvu de tout appui moral, de bien spirituel et de base solide dans la vie ».³³

Écrivain et personnalité publique d'origine sépharade, Avraham Elmaleh traitait par la dérision l'apprentissage du Français par les jeunes filles de l'Alliance : « Voilà une éducation pour jeunes filles qui n'a aucune valeur pratique; non seulement elle est inutile, elle est même préjudiciable. Car imaginez-vous un peu : une jeune demoiselle juive de Damas parlant français, et le parlant à merveille, dans une ville arabe dans ses moindres recoins comme l'est cette ville – quel usage pourra-t-elle bien en faire ? Ou bien elle contempera de haut son mari, un simple Juif-Arabe, ou bien elle lira quelques romans pour avoir de quoi bavarder avec ses amies ».³⁴

Autant l'enseignement du Français, lorsqu'il était destiné aux jeunes filles, était considéré comme inutile et attirait toutes les critiques, autant il présentait un certain intérêt lorsqu'il s'agissait des garçons pour des raisons socio-économiques. Mais dans les deux cas, les détracteurs de l'Alliance à Jérusalem s'abstenaient dans leur critique de pointer

du doigt l'aspect anti-national de l'institution, et ce, comme on l'a dit, du fait de l'appartenance communautaire des élèves de l'Alliance. Il est à noter que dans toutes les autres écoles hébraïques, nulle critique visant l'enseignement du français (voire d'autres langues) ne fut jamais entendue.³⁵

L'attitude d'Ahad Haam en faveur du bilinguisme

Aussi étonnant que cela puisse paraître, ce fut justement Ahad Haam qui donna sa bénédiction à l'enseignement du Français dans les écoles de l'A.I.U., alors qu'il avait maintes fois exprimé son aversion pour l'esprit français qu'il avait assimilé à une culture de boulevard, superficielle et dénuée de toute dimension morale, et ce, en dépit de sa réelle gratitude pour la pensée française et de sa dette intellectuelle à l'égard du positivisme français. Au moment de la « guerre des langues », il prit une position délibérément pratique et se garda bien de se laisser entraîner par un enthousiasme belliqueux. S'adressant à ceux qui brandissaient bien haut l'étendard de la lutte contre le réseau scolaire allemand « Ezra », Ahad Haam déclara à propos du slogan, « l'hébreu, rien que l'hébreu » : « un souffle démagogique s'exhalant de toute cette agitation, je ne peux y prendre part ». ³⁶ Son attitude était justifiée par les doutes qui l'assaillaient quant aux capacités de l'hébreu à servir à l'enseignement des sciences, quand bien même il eût applaudi au succès rencontré par l'hébreu dans les écoles de Jérusalem et de Jaffa.³⁷ Bien avant la « guerre des langues », Ahad Haam n'avait guère été impressionné par les critiques formulées contre l'A.I.U. Il repoussa l'accusation selon laquelle « l'esprit français [règne] dans les écoles de Jaffa ». ³⁸ Il n'est pas sans intérêt d'analyser ses motivations, car elles permettent d'établir une distinction significative entre l'apprentissage d'une langue, d'une part, et une orientation culturelle, d'autre part.

Ahad Haam ne s'est pas ému de l'esprit français introduit au lycée hébraïque de Jaffa, car il ne croyait pas « qu'une doctrine pédagogique sortirait tout droit de Jaffa où la langue hébraïque trouverait son salut ». ³⁹ Autrement dit, les élèves sépharades de l'Alliance ne constituaient pas, à ses yeux, l'espoir de la renaissance hébraïque. Bien que sa position de principe était qu'il fallait détruire les barrières qui séparaient la culture générale de l'esprit hébreu, et qu'une culture générale dans un esprit hébreu était exclue sans le concours nécessaire de la

langue hébraïque, il estimait qu'il fallait instaurer le bilinguisme, voire le trilinguisme dans les collèges urbains, à l'instar des lycées de tout pays civilisé. Ahad Haam supposait même qu'un élève était en mesure d'atteindre en trois mois un niveau de langue suffisamment élevé pour lui permettre d'étudier la géographie, l'histoire, la géométrie, etc. Il ne décelait pas dans cette influence française dont l'Alliance était l'instrument un esprit missionnaire dangereux; il y voyait, au contraire, un enseignement à visée délibérément pratique : « au Levant, écrivait-il, il est difficile de monter dans l'échelle sociale et économique sans maîtriser le français ».

Certes, Ahad Haam n'aurait pas admis qu'on enseigne l'histoire juive et la littérature hébraïque en français dans les écoles de l'Alliance, car l'étude d'une littérature nationale par le biais d'une langue étrangère était, à ses yeux, un acte délibéré d'assimilation, mais justement, ce n'était pas le cas.⁴⁰ La seule critique de l'enseignement du français dans les écoles de l'Alliance exprimée par Ahad Haam touchait au niveau de langue très superficiel, atteint par les élèves. De plus, il estimait, comme l'avait fait Hirshberg, que les jeunes filles n'avaient nul besoin d'étudier une langue étrangère. Il suffisait qu'elles apprennent les travaux domestiques, en particulier la couture. « Étudier le Français, dans quel but ? », s'interrogeait-il.⁴¹ Il semble que son attitude tolérante et indulgente envers la langue française dispensée dans les écoles de l'Alliance était largement liée à l'appartenance communautaire des élèves qui y étaient inscrits.

Dans l'esprit d'Ahad Haam, c'est la dimension littéraire, non son aspect oral, qui fait une langue nationale. La langue française lui servait d'exemple pour illustrer la nécessaire séparation entre l'idiome culturel et littéraire, d'un côté, et l'idiome parlé, de l'autre. En France, expliquait-il, non sans avancer une comparaison inopportune, plusieurs dialectes ont cours, mais seule la langue littéraire est constitutive de « l'esprit français » et lui confère sa singularité. Mais c'est justement parce qu'il était convaincu que la culture s'incarne essentiellement dans la littérature, et notamment dans les belles-lettres qui représentent « l'esprit » en même temps qu'elles le créent⁴², qu'il pouvait se permettre d'élaborer une position plus sereine au sujet de l'éducation bilingue. En apparence, il aurait pu redouter les effets de l'usage de l'allemand comme véhicule exclusif de l'enseignement supérieur et technique. Mais c'est sa vision pragmatique et le présup-

posé d'après lequel on peut se servir d'une langue étrangère pour les besoins de l'instruction - autrement dit, son modèle bilingue - qui l'ont dissuadé de se joindre aux combattants de la lutte pour la langue hébraïque dans leur opposition farouche à l'école « Ezra », comme aux adversaires les plus acharnés de l'Alliance.

Quoi qu'il en soit, le français et l'allemand avaient accompli leur mission de langue étrangère dominante avec la fin de la première guerre mondiale. En 1919, A. S. Waldestein qui retraçait pour la revue *Quntaras* l'histoire de cette compétition linguistique décrivait « la disparition naturelle » des deux concurrents : « Ainsi, même le fameux combat livré contre « Ezra » ne fut pas une véritable guerre des langues [...] Ce fut une explosion soudaine dirigée contre une pression extérieure. Une association juive étrangère est arrivée, qui ne nous voulait que du bien : la langue allemande allant de pair avec l'influence allemande. Ce faisant, elle a fait vibrer l'instinct national sain du *Yishuv* hébreu, et la réaction impulsive, à l'image d'un ressort, qui a surgi de cette vibration a fait éclater d'un coup tout le mécanisme subtil de cette association juive-allemande, en dépit de l'influence notoire de l'Allemagne sur la Turquie et la Palestine. Et pour ce qui est de la flamme de la seconde institution juive-étrangère qui brille et scintille encore - c'est de l'Alliance française qu'il s'agit - il suffira de lever, ne serait-ce que le petit doigt pour l'éteindre, car nous sommes convaincus de la toute-puissance de la sélection naturelle qui éliminera tout ce qui a perdu le droit d'exister.⁴³ Le « danger » potentiel de la langue anglaise, qui était sur le point de devenir la langue européenne principale avec la mise en place et la consolidation du Mandat britannique, était encore prématuré.

L'esprit français et la culture hébraïque

Pendant plus de deux décennies, l'esprit français a été perçu comme un rival dangereux pour la culture hébraïque, à la fois parce qu'il était soutenu par des forces puissantes et influentes, mais également parce qu'il reflétait une culture laïque, anti-nationale et superficielle (« le levantisme »). À dire vrai, la critique visait principalement un modèle d'éducation européenne en milieu rural susceptible de produire une classe paysanne aux attentes culturelles excessives, au lieu du type souhaité d'un paysan authentique et enraciné (à l'instar du paysan russe ou français). En tant que modèle culturel fondamental et

comme exemple d'une culture humaine émanant d'une nation, « l'esprit français » a généralement suscité une réaction négative. Ahad Haam, qui était conscient de la valeur de la langue française comme moyen de communication indispensable dans le Levant, n'en voyait pas moins la France comme la patrie de l'antisémitisme moderne et l'incarnation de l'esprit décadent de la fin de siècle. Même la France révolutionnaire radicale ne réveillait en lui qu'une sympathie mitigée : la tentative menée par la Révolution de construire une culture en faisant table rase du passé était, selon lui, vouée à l'échec, et démontrait l'impossibilité et la vanité d'effacer le patrimoine des siècles.

Bien plus que les écoles de l'Alliance, les journaux édités par Eliezer Ben-Yehuda, à cause de la sensibilité francophile qui s'y manifestait, lui apparaissaient autrement dangereux pour l'esprit hébreu. C'est à peine si l'on trouve dans les publications de l'époque un témoignage d'admiration pour la France, un appel à copier tel ou tel aspect de sa vie publique et culturelle. Feinberg, pour qui l'Allemagne était une « civilisation », considérait la France comme une « terre de liberté ». Mais son voyage en France avait beau lui avoir laissé une forte impression, voilà que, dès l'année 1906, il souhaitait déjà que la Grande-Bretagne - non la France - affranchisse Erets-Israël de la domination ottomane afin qu'elle puisse devenir un pays moderne.⁴⁴ L'impact du Français sur la nouvelle culture juive ne s'est maintenu que d'une manière très marginale. Il n'y eut pratiquement aucune tentative d'imiter un « modèle français » dans quelque domaine que ce soit. On peut, bien entendu, déceler une inspiration française chez tel romancier ou tel poète, discerner une sensibilité française chez les peintres d'Erets-Israël dans les années trente, mais pas beaucoup plus.

Cela ne veut pas dire que l'on a ignoré la culture française. La littérature française a occupé une part considérable dans les lectures de l'intellectuel hébreu d'Erets-Israël. On a porté un réel intérêt à ce qui se passait dans plusieurs secteurs de la vie française dans les années 1882-1917. Ainsi a-t-on traduit en hébreu un choix impressionnant de textes émanant des plus grands écrivains français - Chateaubriand, Anatole France, Hugo, Flaubert, Romain Rolland, Zola, Maupassant, Molière, Balzac, Rousseau, Voltaire, Stendhal, etc.⁴⁵ On a également traduit des ouvrages de recherche scientifique et de philosophie. Il faudrait examiner l'impact de la France en étudiant chacun de ces

domaines séparément, mais, ce qui est sûr, c'est qu'un phénomène d'influence cumulative irradiante ne s'est pas produit ; bref, il n'y a jamais eu « d'orientation culturelle française ». ⁴⁶ On pourrait même dire que de tous les pays occidentaux qui possédaient traditionnellement un grand impact en Palestine, et pesaient d'un grand poids dans la culture universelle, la France fut le pays d'Europe dont l'influence sur la nouvelle culture hébraïque en voie de constitution s'avéra la moins significative.

Pour diverses raisons, le déclin de l'allemand dans le *Yishuv*, par exemple, n'a pas affecté la persistance d'une influence profonde de la culture et de « l'esprit » allemands sur la culture hébraïque. Consécutif au déclin de l'allemand et du français, il restait alors pour l'hébreu comme ultime défi à relever celui de défendre sa prétention à l'exclusivité face aux langues multiples que les ressortissants des communautés juives emportaient avec eux de la diaspora. Le prestige que l'hébreu avait acquis avant-guerre et le déclin des langues étrangères de substitution expliquent pourquoi le développement linguistique et culturel du *Yishuv* prit une voie différente de celle que d'autres peuples également soumis à la domination coloniale ont du suivre. L'apparition de l'anglais n'a rien changé à la situation et ne pouvait guère la modifier. Bien que le degré d'hétérogénéité culturelle se soit maintenu et même aggravé, la culture hébraïque est parvenue à établir son hégémonie. L'impact des cultures étrangères ne s'est pas manifesté en dehors de la sphère hébraïque, ni en compétition avec elle, mais à l'intérieur, en cherchant à s'y intégrer. Elles ont influencé la culture hébraïque, elles ne se sont pas constituées en sous-culture(s) parallèle(s).

Notes

Ce texte est une version abrégée d'un article paru dans *Cathedra* n° 62 (décembre 1991). Il ne vise pas à évaluer l'impact réel de certains éléments de la « culture française » sur la culture hébraïque et le développement du système scolaire et littéraire (cf. Abraham Shaanan, *Iyounim be-sifrut ha-Haskala – Lebehinat ha-hashpaa shel ha-sifrut ha-tsarfait al ha-sifrut ha-ivrit*, [Essais sur la littérature de la Haskala - Examen de l'influence de la littérature française sur la littérature hébraïque], Merhavia, 1952), mais leur dessein, leurs images et leurs représentations. Le fait que l'ouverture des premières écoles juives en Palestine dès l'année 1854 ait été le fruit d'une initiative accomplie par des Juifs de France et que l'enseignement de la langue française se soit maintenu tout ce temps ne peut être considéré comme une preuve que la culture française a rempli un rôle déterminant dans la formation de l'univers culturel et mental des élèves (contrairement à ce qu'avance Rachel Alboim-Dror en réponse à ce qui est ici publié (cf. *Haaretz*, Supplément littéraire, 23.9.1994)

1. Yossef Klausner, « La guerre de l'esprit », *Ha-zeman*, recueil littéraire, Varsovie, 1886, p. 72.
2. Ahad Haam, « Les écoles de Jaffa », *Al parashat derakhim* (À la croisée des chemins) vol. 2, Berlin, 1920, page 151.
3. Sur le concept de « caractère national » et sur la tentative de discerner le caractère spécifique des nations et des cultures nationales, cf. Ernest Barker, *National Character*, London, 1939, Friedrich Hertz, *Nationality and History and Politics*, London, 1944, pp. 37-41. Il existe une littérature abondante qui tente de définir et de préciser le caractère français et l'essence particulière de la « culture française ». Cf. Eugen Weber, « Stereotypes of French », *Journal of Contemporary History*, vol. 25, 1990, pp. 169-203. Le paradoxe, c'est que, bien souvent, on considère que la contribution « nationale » spécifique de la France réside dans cette conception du monde justement rationnaliste-universaliste au nom de laquelle la France cherche à imposer une législation abstraite et des valeurs universelles à des nations qui possèdent une histoire et une essence qui leur sont propres. Leopold Von Ranke a écrit non sans ironie que toute grande chose accomplie en Allemagne depuis les Lumières françaises a été obtenue non par imitation mais par opposition aux formes et aux idées françaises. Cf. Georg G. Iggers, *The German Conception of History*, 1986, p. 74. Les Juifs partisans de l'idée nationale pouvaient bien adopter les principes de l'égalité politique issue de la Révolution française, mais non l'idée que l'appartenance nationale est le produit de la citoyenneté plutôt que l'émanation d'un « esprit national collectif ».

4. Les agents médiateurs de la culture française au sein de la population arabe étaient, principalement, les Missions évangéliques, les Consulats et les établissements scolaires. On consultera un bref résumé de leur activité dans T. Parfitt, « Le Consulat français et le Yishuv juif au XIX^e siècle », *Cathedra*, n° 5, Automne 1978, pp. 144-161; E. Carmel, « L'activité des Grandes Puissances en Palestine 1878-1914 », in Israël Kollat, (dir.) *Toledot ha-Yishuv be-Eretz Israel meaz ha-alিয়া ha-rishona : Ha-tqufa ha-Ottomanit* (Histoire du Yishuv en Eretz Israël depuis la première aliya : l'époque ottomane), vol. 1, Jérusalem, 1989, pp. 143-176. Il est intéressant de rappeler que le ministère français des Affaires étrangères avait constaté, bien avant la première guerre mondiale, que le sionisme et l'A.I.U. avaient des intérêts opposés et reflétaient deux mentalités distinctes, deux cultures : fondamentalement, le sionisme reproduisait le nationalisme allemand, tandis que l'A.I.U. incarnait un judaïsme universel d'inspiration française. À l'époque de la « guerre des langues », le porte-parole du réseau scolaire « Ezra » avait prétendu que les sionistes menaient essentiellement une lutte anti-allemande. En France l'opinion générale était que la Palestine « comme le reste de la Syrie est française », cf. David Vital, *Ha-mahapekha ha-tsiyonit* (La Révolution sioniste), vol. 3 : L'étape décisive (traduit de l'anglais par G. Ariyokh), Tel-Aviv, 1991, pp. 167-187.

5. Sur l'image de l'Angleterre à la même époque, cf. Yaacov Shavit, « First Encounters : East European Jewry Discovers Pre-Balfour England » in Avraham Ben-Zvi et Aharon Klieman, *Global Politics - Essays in honour of David Vital*, London, 2001, pp. 283-307.

6. Israël Bartal, « Le modèle secondaire : la France comme source d'influence dans le processus de modernisation des Juifs d'Europe orientale (1772-1863) », in Yerachmiel Cohen (dir.), *Ha-mahapekha Ha-tsarfait u-rishumah, Qovetz maamarim*, (La Révolution française et son impact, recueil d'articles), Jérusalem, 1991, pp. 271-285. On signalera également que lors de la parution des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue à Vilna en 1857-1860, traduite et adaptée par Kalman Schulman, l'écrivain hébraïque Avraham Mapou, pourtant lui-même influencé par Sue, dénonça vigoureusement « le mariage de la langue hébraïque avec le Français Eugène Sue » et tint ses romans pour des « oeuvres corruptrices ». Le livre a connu une énorme popularité et fit l'objet de onze réimpressions jusqu'en 1911. La production française, de Paul de Kock jusqu'à Balzac, fut décrite comme une littérature de boulevard ou encore comme une littérature de série B. Bien qu'il fut assez critique à l'égard du caractère pris par la Révolution française, Kalman Schulman estimait hautement les idées de la Haskala française et leur impact

sur l'esprit de réforme qui soufflait en Europe. Cf. *Sefer divrei yemei olam* (Livre d'Histoire universelle), vol. 4, Vilna, 1870., p. 37.

7. Binyamin Harshav, « Massa al thryyat ha-ivrit » (Essai sur la renaissance de l'hébreu), *Alpayim* n° 2, 1990, pp. 9-54; S. Morag, « Ha-ivrit ha-hadasha be-hitgabshutah : Lashon be-aspaqlaria shel hevra » (Le nouvel hébreu dans sa phase de consolidation : une langue au miroir de la société), *Cathedra*, n° 56, Été 1990, pp. 70-92. Qu'on trouve dans la littérature de l'époque de nombreux témoignages relatifs à l'usage courant de plusieurs autres langues est indicatif de la situation de diglossie dans le Yishuv et du fait que l'hébreu n'était pas encore devenu la langue parlée dominante. Il y avait, cependant, consensus sur la valeur symbolique et normative de l'hébreu, ce qui explique qu'on ait fait état de toute déviation de cette « norme idéologique » et signalé l'écart entre la projection souhaitée et la réalité linguistique du moment.

8. C'est ce qu'a déclaré la Commission culturelle du mouvement Poalei Tzion dans une lettre envoyée à Londres à l'Organisation Sioniste à la fin de l'année 1919. cf. « Lettre de la commission culturelle », *Quntras*, n° 11, 1919, pp. 13-16. À la fin de la première décennie du 20^e siècle, on enseignait également l'anglais dans plusieurs établissements scolaires à Jérusalem.

9. Mordekhai Ben-Hillel Hacohen, *Milhemet Haamim, Yoman* (La guerre des peuples, journal) édité par S. Rubinstein, Jérusalem, 1985, page 802. Le gouverneur civil de Tel-Aviv, le colonel Parker, avait dit à Betsalel Yaffe et à Ben-Hillel Hacohen que l'administration militaire publierait ses avis en français également car « le français est la langue européenne la plus courante », tenant compte, probablement, du grand nombre de personnes qui parlaient et lisaient le Français, issues des institutions de l'Alliance et des écoles françaises dans le secteur arabe, cf. p. 801.

10. *Sfirat Yehudei Eretz Israel* (Le dénombrement des Juifs de Palestine), vol. 1: Les colonies de Judée, 1918, p. 89. À la question relative à leur langue d'usage, 4217 personnes ont revendiqué l'hébreu, 2309 le yiddish, et 15 personnes l'Allemand.

11. « Des résultats du recensement palestinien », *Quntras*, 126, 18 Iyyar 1923, p. 3. 80396 personnes ont répondu que l'hébreu était leur langue parlée, 1946 personnes seulement pour le yiddish et 1781 pour l'allemand. Ces résultats ne sont pas un indicatif fiable du niveau de connaissance et du type d'usage possédé par les locuteurs.

12. D. Volkhonsky « Rishon le-Tsion en chiffres », *Mishar ve-taasia* (Commerce et industrie) vol. 7 n° 5, (mars 1930), p. 49. En 1883, une personne

seulement dans la commune de Rishon le-Tsiyon savait écrire en français : Israel Belkind, cf. Hayim Hissin, *Massa be-eretz ha-muvtahat* (Voyage en Terre promise) édité par Shulamit Laskov, Tel-Aviv, 1982, p. 95. Si l'étude du français dans les écoles urbaines jouissait d'une certaine légitimité, en revanche dans les écoles rurales, cet apprentissage était jugé inutile et même nuisible. Lors du premier congrès des instituteurs en août 1903, Yossef Vitkin prétendait que dans les écoles des colonies, le niveau de français était pauvre et superficiel au point que les élèves étaient incapables de lire correctement un livre en français (Shulamit Laskov, *Qol qoreh - Hayav ve-moto shel Yossef Vitkin* (L'Appel – Vie et mort de Yossef Vitkin), Tel Aviv, 1986, p. 43.

13. Moshe Rinot estime que les écoles de l'Alliance n'étant pas perçues véritablement comme un rival sérieux face aux écoles hébraïques, c'est l'École Polytechnique qui fut désignée comme cible du combat. Toutefois, il ne prend pas en compte les différences d'origine communautaire entre les élèves des deux réseaux comme facteur d'explication. Cf. Moshe Rinot, « L'éducation en Eretz Israël 1881-1918 », in Israel Kollat (dir.), *op. cit.*, note 4, p. 707. Les données qu'il apporte montrent que, sur un plan strictement quantitatif, il n'y avait pas de grande différence de recrutement entre le réseau « Ezra » et celui de l'Alliance. Dans les deux institutions, on dénombrait des effectifs à peu près équivalents pour les cours d'hébreu : 2624 élèves du réseau « Ezra » pour 2071 dans les institutions de l'Alliance, et 1200 dans d'autres établissements scolaires pour l'année 1914. Par ailleurs, les élèves de l'Alliance étaient à peu près les seuls à bien maîtriser le Français. Une toute petite minorité avait appris le français avant leur immigration en Eretz Israël. Sur la « guerre des langues », cf. Moshe Rinot, « Le syndicat des instituteurs, le mouvement sioniste et la lutte pour l'hégémonie scolaire en Palestine 1903-1918 », *Ha-tsiyonut*, (Le Sionisme), volume annuel, n° 4, 1976, pp. 120-121. Sur la place du français à l'école de l'Alliance de Mikve-Israel cf. Rachel Alboim Dror, *L'Éducation hébraïque en Palestine*, vol. 2, Jérusalem, 1986, p. 85. Avraham Shmuel Hirshberg affirmait que les élèves issus des différentes promotions de l'école de Mikve-Israel se conduisaient comme « des Français aux moeurs licencieuses, débordant de haine pour leur peuple et de mépris pour le judaïsme ». Il les jugeait également impropres au travail agricole et concluait qu'une éducation purement française nuisait à leur intégration dans la vie économique et politique des pays d'Orient. Avraham Shmuel Hirshberg, *Mishpat HaYishuv Hayashan* (Le procès du vieux Yishuv), Jérusalem 1979 (Vilna 1901), pp. 24-25. Sur l'histoire de l'A.I.U. en Orient et son action, voir Aron Rodrigue, *Hinukh, hevra ve-historia : Kiach ve-yehudei agam yam ha-tikhon* (Éducation, société et histoire : l'Alliance Israélite universelle et les Juifs du Bassin médi-

terraneen 1860-1929), Jérusalem, 1991. Outre la description du développement des institutions de l'Alliance au Levant et en Palestine notamment, le livre d'Aron Rodrigue présente des documents précieux relatifs au modèle pédagogique en vigueur dans les institutions de l'A.I.U., à la conception de l'homme et de la culture en général, et de la civilisation française en particulier comme incarnation achevée de la « culture occidentale » supérieure à la « culture orientale ». Cf. en particulier le rapport d'A. Antebi, daté du 1^{er} février 1914 dont l'esprit général contredit les accusations formulées contre l'A.I.U., pp. 179-181. Cf. aussi la lettre de M. Franco qui jugeait que l'hébreu ne pourrait jamais devenir un moyen de communication permettant de comprendre la civilisation moderne, p. 225. D'après le rapport d'août 1901, des élèves ashkénazes originaires de Russie figuraient parmi les 200 inscrits à l'école de l'Alliance de Jérusalem cette année-là, mais aucune donnée précise n'est fournie sur leur proportion par rapport à l'ensemble. Le rapport révélait cependant l'existence d'un fossé entre les deux groupes, et témoignait de la nécessité d'encourager les jeunes originaires de Russie à poursuivre leur scolarité, pp. 156-159.

14. Alboim-Dror, *op. cit.*, p. 75.

15. « Quand j'écris en allemand », déclarait Dov Ber Borochoy, « je me sens lié non seulement à la culture allemande mais à la culture universelle », cf. Dov Ber Borochoy, *Iguerot* (Lettres), 1870-1918, édité par Matityahu Mintz, Tel Aviv, 1990, p. 449. Bien que Borochoy ait conçu une franche réserve à l'égard de certains traits de « l'Allemagne de l'esprit » d'avant la première guerre mondiale, il assimilait globalement la culture allemande à la *Weltkultur*.

16. Sur l'enseignement du français dans les écoles juives d'Allemagne et la réaction des milieux traditionnels de la communauté juive, cf. Mordekhai Eliav, *Ha-hinukh ha-yehudi be-Germania bimeï ha-haskala veha-emantsipatsia* (L'Éducation juive en Allemagne à l'époque de la *Haskala* et de l'Émancipation, Jérusalem, 1961, pp. 15-18) ; la citation se trouve chez Bentsion Dinur, « La question de la rédemption et de ses voies aux premiers temps de la *Haskala* », *Bemifne hadorot* (Au tournant des générations), Jérusalem, 1972, pp. 237-239. Le rabbin Yehezkel Landa s'est élevé contre les Juifs allemands qui dilapidaient leur fortune « pour enseigner la langue française à leurs fils et leurs filles et leur inculquer ainsi gauloiserie et grossièreté ». cf. Yehezkel Landa, *Ahavat Tsiyon* (L'Amour de Sion), Prague, 1886. Avant les guerres napoléoniennes, et à plus forte raison après, une lutte s'est engagée en Allemagne dénonçant toute trace de présence culturelle française au sein de la culture allemande. Le rapport positif à l'Allemagne s'explique, sans aucun doute, par la proximité de la langue allemande avec le yiddish et

la faculté pour l'élève de « corriger » le yiddish oral pour le « transformer » en allemand. Je remercie Israel Bartal de m'avoir éclairé sur ce point. Souvent l'allemand a été désigné comme la langue préférée dans les séminaires de formation des maîtres, car c'est en cette langue que sont parus nombre d'ouvrages de pédagogie. Cf. Alboïm-Dror, op. cit., p. 75. George L. Mosse considère que les Juifs allemands étaient en quête de dignité (*Sittlichkeit*), concept qu'ils empruntèrent à la renaissance piétiste et évangélique du 18^e siècle, elle-même stimulée par la lutte contre « la France immorale », cf. George L. Mosse, « Jewish Emancipation between Bildung and Respectability », in J. Reinhartz and W. Scartberg (eds.), *The Jewish Response to German Culture from the Enlightenment to the Second World War*, New England, 1985, p. 4.

17. Les propos du rabbin Shimon Agassi sont extraits du recueil de documents édité par Israël Bartal pour le livre de Y. Tsour, *Dioqanah shel ha-tesfutsa* (Portrait de la diaspora), Jérusalem, 1975, pp. 362-364. Le rabbin Hayim Yossef David Azoulay (HAHIDA) critiquait les jeunes qui s'habillaient « à la française », « apprenaient la langue française » et lisaient une littérature profane en français cf. *Maagal tov*, édition de D. A. Freiman, Tel-Aviv, Berlin, 1921, p.114-117. La littérature de cette époque abonde en expressions de ce genre qui assimile l'esprit français à la « modernisation laïque ».

18. Ahad Haam, Klausner et d'autres critiques ont été influencés dans leur jugement par leurs confrères de Russie qui, à la même époque, luttèrent vigoureusement contre la pénétration de la littérature populaire française dans les belles-lettres russes, encore qu'il convient de rappeler que la définition du genre était très souple au point d'y inclure des auteurs considérés comme canoniques. Lorsqu'Elhanan Leib Levinsky (1857-1910), écrivain, commerçant et instituteur, s'est penché dans son utopie littéraire (publié à Odessa en 1892 et réédité plusieurs fois). « Voyage en Eretz Israël en l'an 2040 » sur la presse hébraïque en Palestine, il note qu'on n'y trouve guère « la bouffonnerie, les potins, la médisance, la vulgarité, ces anecdotes sordides de tromperies, ces propos insignifiants qu'échangent un amant et sa maîtresse, bref, qu'elle était dénuée de tout ce libertinage futile dont l'univers des Français regorge. La littérature est source de vie, et de même que la vie des Français est distincte de celle des Juifs, il en va de même pour la presse ». Dans ce texte, et dans bien d'autres de ce type, on voit bien que le roman « léger » est perçu par les *maskilim* radicaux, sous l'influence de leurs homologues russes, comme la quintessence de « l'esprit français » ou de la francité, produisant nécessairement une littérature superficielle et destructrice tant du bon goût littéraire que du monde des valeurs. Une telle vision des choses n'a

cependant pas dissuadé certains *maskilim* juifs d'adopter le genre du roman social français du début du 19^e siècle. À propos de Levinsky, il convient de noter que dans son récit utopique cité ci-dessus, Paris est présenté comme l'antithèse de Jérusalem. Levinsky y raconte l'histoire d'un professeur d'hébreu et de son épouse qui, pour leur voyage de noces, hésitent entre Jérusalem et Paris : « C'est que Paris est, aujourd'hui comme avant, le centre du monde au sens le plus élémentaire du terme, le centre de la gaieté, de la danse et des muses, le lieu, par excellence, où il fait bon vivre. Les femmes, en particulier, ont toutes le cœur attiré vers cette nouvelle cité de Babel. » En fin de compte, le couple se décide pour Jérusalem, non sans faire un détour par Paris avant de revenir en Russie où ils résident : « Jérusalem fait oublier Paris, de la même manière que Paris fait oublier Jérusalem ».

19. Cf. Galia Yardeni, *Ha-itonut ha-ivrit be-Eretz Israel 1863-1904* (La presse hébraïque en Eretz Israël 1863-1904), Tel-Aviv, 1969, p. 401, note 358. Il suffit de relire l'observation qu'Ahad Haam fit à propos du livre d'Oliver Goldsmith, « Le Citoyen du monde » (*The Citizen of the World*), le jugeant supérieur aux *Lettres persanes* de Montesquieu, sans connaître le bonheur de bénéficier de la gloire universelle, pour se rendre compte à quel point Ahad Haam ne faisait pas partie des fervents admirateurs de la littérature française. À propos de la rubrique « Lettres de France », cf., *ibid.*, p. 257.

20. *Ibid.*, pp. 81-87 et 153-158.

21. Peretz Smolenskin ne s'en est guère pris au rationalisme français, mais au nationalisme civique à la française, car il redoutait par pessimisme toute opportunité offerte aux Juifs, en théorie ou en pratique, de se défaire de leur identité nationale juive. Son attitude envers l'A.I.U. était positive, car il voyait en elle une association philanthropique préoccupée seulement d'apporter des « remèdes extérieurs » à la condition du peuple juif sans altérer son essence, et qui, de surcroît, ne prêche pas la division du peuple en communautés juives de nationalités distinctes, à l'inverse des « Juifs allemands assimilés » cf. Peretz Smolenskin, *Kitvei Peretz Smolenskin* (Oeuvres complètes), Jérusalem, 1925, vol. 1, pp. 38-52. J'ajouterai encore que lorsque Lilienblum a estimé que l'hébreu ne devait pas être nécessairement la langue parlée du nouveau *Yishuv*, il a proposé l'anglais ou l'allemand comme langue de substitution possible, mais pas le français. Cf. aussi Israël Kollat, « Hishtaqfut ha-mahapekha ba-tenua ha-tsiyonit ha-leumit ha-yehudit »; Yerahmiel Cohen (dir.), op. cit. (voir ci-dessus note 6), pp. 287-318. Sur l'influence négative et nuisible de la tendance radicale des Lumières en France (et dont le représentant le plus authentique est, sans conteste, Voltaire) voir le livre du rabbin Der Shimon Bernfeld, *Dor Tahapukhot* (La

Génération des grands bouleversements), Varsovie, 1897. Certes, il assimile les Lumières françaises à une beauté « pleine de grâce et de charme », mais elle ne se révèle pas moins bouffonne, superficielle, impie, immorale et sans valeurs, dépourvue de toute compréhension de l'esprit humain, aspirant à ramener l'homme à sa « condition animale » (pp. 12-13). Bref, « ces Lumières du XVIIIe siècle, apparues en France, issues des écrits d'un Voltaire et de ses amis, demeurent très superficielles ; c'est qu'elles viennent de Paris, et c'est ce qui fait que lui collent à la peau tous ces défauts que nous avons recensés dans la première partie et dont les effets sur le judaïsme ont été désastreux ». (p.36).

22. Yossef Klausner, *op. cit.* (voir ci-dessus note 1), pp. 67-72. Son article résume bien la représentation dépréciative de l'esprit français dans la littérature de l'époque.

23. Simon Doubnov, « Les Juifs comme nation spirituelle (culturelle-historique) parmi les nations politiques », *Mikhtavim al ha-yahadut ha-yeshana veba-hadasha* (Lettres sur le judaïsme ancien et nouveau), traduit du russe par A. Levinson, Tel-Aviv, 1937, pp. 27 et 40-41. Cette image si répandue de la culture française se dégage clairement de la discussion entre Herzl, l'Empereur Guillaume II et le chancelier Von Bulow en octobre 1897 à propos du développement futur de la France. Herzl dit : « La France attirera toujours tous ceux qui veulent s'amuser ». Le chancelier répondit avec humour : « dans les cafés et les bordels, comme on dit à Vienne ». C'est alors que l'Empereur déclara avec netteté que les Français étaient une « nation folle ». (Cf. Theodore Herzl, *Journal*, 2^e vol.. Le 27 octobre, Herzl rédigea dans son *Journal* suite à une conversation avec l'écrivain français René Bazin : « la France d'aujourd'hui ne produit ni de grandes idées ni une grande littérature ».

24. Le paradoxe, à ce sujet, est que le modèle français concernant le rapport entre « nationalité » et « citoyenneté » a été souvent perçu comme négatif, à la fois parce qu'il créait une distinction entre appartenance nationale et citoyenneté politique au nom de laquelle il était possible de considérer les Juifs comme des citoyens, sans pour autant qu'ils fassent partie du corps national au sein duquel ils vivaient. Mais, en même temps, ce modèle offrait au Juif la possibilité d'être un citoyen jouissant d'une pleine égalité des droits toute en devenant un membre du corps national au sein duquel il vit. Inutile de préciser que le point de vue des Juifs d'Europe de l'Est sur ce problème est différent de celui des Juifs d'Europe occidentale du fait des disparités existantes entre leurs sociétés respectives. Je signalerai également que pour de nombreux Juifs nationalistes, l'Angleterre était le modèle de communauté nationale préféré, principalement parce qu'elle avait su conserver

ses traditions tout en faisant place aux changements et mutations nécessaires, et préserver l'unité du corps national en dépit des divergences politiques. Contrairement aux idées reçues, les *maskilim* et l'intelligentsia juive en Europe orientale avaient une connaissance non-négligeable du caractère de la société anglaise et de son histoire moderne. Ces derniers temps, les chercheurs ont étudié avec une attention particulière l'impact de la Révolution française sur la conscience juive à l'époque contemporaine. Toutefois, la « Révolution » n'épuise pas l'ensemble des éléments constitutifs de l'expérience historique des Français, et il conviendrait d'analyser « l'impact de la France » dans un plus large contexte.

25. Sur la « touche française » dans les colonies du Baron de Rothschild, voir Yossi Ben-Artzi, « La colonie hébraïque dans le paysage d'Eretz Israël 1882-1914 », Jérusalem, 1988, pp. 155 et 281; Ran Aharonson, « Le Baron et les colonies, l'installation juive en Eretz Israël à ses débuts, 1882-1890, Jérusalem, 1990, pp. 100-113 et 276-279.

26. Eliezer Livneh, *Aharon Aharonson : Ha-ish u-zemano* (Aharon Aharonson, l'homme et son temps), Haïfa, 1979, pp. 47-48 et 117. Alboim-Dror estime, d'une manière qui nous semble exagérée, que l'impact de la France sur l'univers intellectuel et sentimental d'Aharon Aharonson a été déterminant et formateur. (cf. Alboim-Dror, *op. cit.*, note 1, p.329.)

27. Hayim Hissin note dans un rapport rédigé en 1891 que « le français s'est taillé la meilleure part de l'enseignement des différentes disciplines en langues étrangères; les jeunes l'étudient et le parlent dans l'espoir d'arriver à Paris ». Il surnommait Zikhron Yaaqov « le petit Paris » (en français dans le texte) car tout le monde y parle le français. Cf. Hayim Hissin, *op. cit.* (voir ci-dessus note 12), pp. 128-129, 312, 317-318. Voici quelques témoignages de plus : H. Yaffe écrivit à son fils en 1893 que « c'est le français qui domine à Zikhron Yaaqov ». (Cf. Mordekhay Eliav (dir.), *Sefer ha-aliya ha-reshona* (Le livre de la première aliya), vol. 2, Jérusalem, 1981, pp. 258-259. Y. Eisenstadt-Barzilai a écrit dans le même esprit en 1896, cf. *ibid.*, p. 287. Hayim Kalvarisky voyait dans le français un billet de sortie du pays, cf. *ibid.*, p. 397. Ce fut aussi l'impression de plusieurs délégués du Baron de Rothschild, cf. Shimon Shama, *Beit Rothschild ve-Eretz Israel* (La Maison des Rothschild et Eretz Israël), Jérusalem, 1980, pp.123, 126-127; Yossef Margalit, « Mife'alo shel ha-Baron Edmond de Rotschild, 1882-1899 » (L'Oeuvre du Baron de Rothschild, 1882-1899), in Israel Kollatt (dir.), (voir ci-dessus note n° 4), pp. 481-482. E. Roqeah voyait dans les délégués du Baron de Rothschild des « pêcheurs et des criminels qui pourrissent les âmes enfantines en cherchant à les éduquer dans l'esprit des coutumes françaises », cf. Ran Aharonson, (voir ci-dessus note 25), pp. 273-287. Le terme

péjoratif de « pourriture » apparaît souvent pour stigmatiser vigoureusement le caractère et les effets de l'éducation à la française.

28. Hayim Hissin, *op. cit.* (voir ci-dessus note 12), pp.128-129. Il est à noter que c'est moins l'utilisation du français sur « la terre des ancêtres » qui l'irritait que l'usage du yiddish, cette « langue allemande frelatée ». Sur le cas de Rishon-le-Tsion, cf. Yossef Lang, « La Renaissance de la langue hébraïque à Rishon-Le-Tsion 1882-1914 », *Cathedra* n° 103, Mars 2002, pp. 85-130.

29. Avraham Shmuel Hirshberg, *Massa be-Eretz Hamizrah* (Voyage en Terre d'Orient), Jérusalem, 1976 (Vilna 1910), pp. 167-168 ; *Ibid.*, (voir ci-dessus note 13), pp.15-16 et 24-25. Dans les colonies de Galilée, la situation était toute autre.

30. A. S. Hirshberg, *ibid.* (voir ci-dessus note 13), pp. 24-25.

31. L'image du paysan « naturel » dont le tempérament et les besoins vitaux récuser « l'excès de culture » est un lieu commun partagé par bien des auteurs de milieux sensiblement différents, sous l'influence de modèles européens réels ou fictifs qui renvoient à l'idée d'une « paysannerie authentique », voire « autochtone », cf. par exemple, A. S. Hirshberg, *op. cit.* (voir ci-dessus note 29), p. 149; Eliezer Ben-Yehuda, « Il nous faut de simples paysans »; Mordekhai Eliav, *op. cit.* (voir ci-dessus note 27), pp. 135-136. Hayim Hissin, *op. cit.* (voir ci-dessus note 12), p. 128, 129 et passim. En 1912, un spectacle en langue française fut monté à Petah Tiqva, et suscita les protestations houleuses des ouvriers présents dans la salle. Les paroles édiifiantes prononcées par le Dr. Bernstein-Cohen pour restaurer le calme en expliquant aux ouvriers qu'ils ne pouvaient pas comprendre l'esprit de ceux qui parlaient français furent sans effet. Gideon Kressel, *Em Hamochava : Petah Tiqva* (La Mère des colonies : Petah Tiqva), 1953, p. 596.

32. A. S. Hirshberg, *op. cit.* (voir ci-dessus note 29), pp. 333-334.

33. Rachel Yanaït, « La Question de la culture en Eretz Israël », *Ha-Ahdut* (L'Unité), vol. 17, 1921, pp. 12-13.

34. Avraham Elmaleh, *Ha-yehudim be-Dameseq*, (Les Juifs à Damas), Jaffa, 1912, p. 31. Même les parents d'élèves inscrits à l'école « Ezra » exigeaient que leurs enfants étudient le français pour son utilité relative dans le contexte socio-économique ambiant.

35. Au lycée de Jaffa, on enseignait l'Allemand, le latin, ainsi que l'arabe et le turc; outre les cours réguliers obligatoires, on proposait même des cours

de perfectionnement. Cf. Les reportages de David Smilanski in Y. Katz (dir.), *Ir noledet* (Une ville voit le jour), Tel-Aviv, 1921, pp. 125-127.

36. Ahad Haam, *Igerot* (Lettres), vol. 1, Jérusalem-Berlin, 1924, p. 53. La lettre envoyée à Yehiel Klausner datée du 25 mai 1913.

37. Ahad Haam, *op. cit.*, (voir ci-dessus note 2), p. 184.

38. Ahad Haam, *ibid.* Les élèves, écrivait-il, savaient « trop peu d'hébreu pour la synagogue et trop peu de français pour le marché » cf. p. 145. On commençait à enseigner le français à partir de la seconde classe à raison de cinq heures par semaine. Dans les grandes classes, on enseignait les sciences naturelles en français une ou deux heures par semaine.

39. Ahad Haam, *ibid.* Cf. aussi son article « Hahinukh ha-leumi » (L'Éducation nationale), *ibid.*, pp. 133-134.

40. Ahad Haam, *ibid.*, (voir ci-dessus note 2), p. 197. Il avait noté, en tout cas, que l'hébreu était la langue revendiquée en propre par les jeunes filles. Cf. p. 194.

41. Ahad Haam, *ibid.*, p. 197. L'Alliance, affirmait-il, n'a aucunement l'intention d'enseigner des « idées [abstraites] » et des « idéaux » mais se contente de dispenser aux enfants de familles nécessiteuses une instruction primaire utilitaire. Cf. Ahad Haam, *ibid.*, p. 196, note 1.

42. Ahad Haam, « Riv leshonot » (La Guerre des langues), *ibid.*, p. 118-119.

43. A. S. Waldestein « Lettre à des camarades à l'étranger », *Quntras*, vol. 5, 1919, pp. 55-57.

44. Avshalom Feinberg, *Ktavim ou-Mikhtavim* (Oeuvres et Correspondance), Aharon Amir (ed.), Haïfa, 1971, p.18 et 170.

45. Sur l'inventaire des livres en français dans les bibliothèques d'Eretz Israël, voir les données de Dov Sikorski, *Sifria ve-sefer be-Eretz Israel be-shilhey ha-tequfa ha-otomanit* (Bibliothèque et livre en Eretz Israël à la fin de la période ottomane), Jérusalem, 1990, p. 95 et 298. Dans la bibliothèque de Shaare Tsion, il y avait plus de 150 livres en français et, d'après le témoignage d'Eisenstadt-Barzilai « de nombreux lecteurs ». Cf. *op. cit.*, p. 99. À propos de la liste des romans traduits du français en hébreu, cf. Yaakov et Zohar Shavit, « Lemalé et haaretz sefarim : sifrut meqorit leumat sifrut mertugemet be-tahalikh yetsirato shel ha-mercaz ha-sifrut be-Eretz Israël » (Inonder le pays de livres : Littérature originale et littérature étrangère dans le processus de création d'un centre littéraire en Eretz Israël), *Ha-sifrut*

n° 25, octobre 1977, pp. 45-68. Si dans le recueil anthologique *Yefet* (Japhet), par exemple, rien ne fut traduit du français, en revanche dans le projet éditorial conçu par le Bureau palestinien durant la guerre, il est fait état, en vue d'une traduction ultérieure, de romans d'Alphonse Daudet, de Chateaubriand et d'Anatole France. Dans les brochures « La-am » (Pour le peuple) vouées à la vulgarisation scientifique, il n'y eut qu'une brochure seulement (sur 89) dont le contenu était « français », consacrée à Louis Pasteur. À l'époque du *Yishuv*, ajouterai-je encore, le nombre de films français diffusés dans le pays fut le plus bas, comparé aux films russes, américains, anglais et allemands. Dans les années 1935-39, par exemple, sur 408 longs métrages montrés sur les écrans de Tel-Aviv, 6.1% étaient des films français, 55.8 % anglo-américains et 15.2 % allemands et 5.6 % russes.) Un sondage réalisé au début de l'été 1928 par la Centrale syndicale des instituteurs apporte quelques données intéressantes sur les orientations culturelles des enseignants. Ont pris part au sondage 430 personnes (331 hommes et 119 femmes), autrement dit, 77.8 % de l'ensemble des adhérents du syndicat. Quelques-uns seulement ont déclaré que le français était leur langue maternelle (le français ayant été inclus dans la catégorie « divers », on ignore leur nombre exact). À la question portant sur les littératures nationales qui les ont le mieux formés, éduqués et influencés, 16 enseignants ont répondu qu'il s'agissait des littératures hébraïques et française (3.7%) contre 94 qui se sont prononcés en faveur des littératures hébraïque et russe, et 22 pour le couple hébreu-allemand. (20 personnes interrogées ont répondu hébreu russe allemand). La littérature française a recueilli 45 suffrages tandis que la littérature russe a totalisé 196 mentions et la littérature allemande 127. À la question portant sur la maîtrise d'une seconde langue en plus de l'hébreu, 68 enseignants ont indiqué le français comme langue de lecture contre 214 qui ont désigné l'Allemand, 176 le russe et 120 l'anglais. De ce sondage partiel auprès d'un pilier central de l'intelligentsia nationale (ou du « lectorat cultivé »), il ressort que la littérature française traduite en hébreu occupait une place importante, encore qu'elle soit restée secondaire relativement à d'autres langues étrangères. Notons encore la compétence en matière de lecture en français, acquise par quelques instituteurs. Enfin, le sondage ne nous livre aucun détail sur les préférences littéraires des personnes interrogées. Cf. « L'Instituteur en chiffres » in D. Kimchi (dir.), *Sefer ha-yovel shel histadrut ha-morim 1903-1928* (Le Livre du Jubilé du Syndicat des Instituteurs 1903-1928), Jérusalem, 1929, pp. 302-317. À propos des biens culturels « importés » dans la culture du *Yishuv*, il convient de distinguer entre des éléments constitutifs du bagage culturel apporté par les individus et les groupes eux-mêmes (« immigration d'éléments culturels ») et des biens culturels importés par des agents de médiation culturelle (« importation

d'éléments culturels »). À l'époque du Mandat britannique, des éléments de la culture française (ou de la littérature scandinave) ont été importés par des agents et des structures de médiation culturelle, telles les traductions littéraires ou les représentations théâtrales. Même des biens culturels d'origine anglaise appartiennent à cette même catégorie. L'Alliance Israélite Universelle a évidemment continué à fonctionner durant la période mandataire et, en 1944, plus de 3900 élèves étaient inscrits dans ses institutions. Une partie des anciennes promotions de l'Alliance était certainement consommatrice de culture française, mais je n'ai pas de données à ce sujet.

46. Nous ne disposons pas de données précises sur la place, en 1948, de la littérature française par rapport à l'ensemble des oeuvres traduites en hébreu. À titre indicatif, mentionnons le fait que sur quelques centaines de livres parus aux Éditions Styebel dans les années 1919-1939, moins de 10 % des ouvrages étaient traduits du français, cf. Dafna Amihai-Mikhlin, *Ahavat-ish : Avraham Yossef Styebel* (La passion d'un homme : Avraham-Yossef Styebel), Jérusalem, 2000, pp. 445-455.